

I.

Dilthey et son école*

Si j'entreprends aujourd'hui d'esquisser la philosophie de M. Dilthey, ce n'est pas un système, ce ne sont pas des formules abstraites, ou des doctrines qui s'enchaîneraient et qui pourraient être déduites l'une de l'autre que j'aurai à vous présenter ; mais c'est bien plutôt un ensemble de tendances, qui se sont formées au cours d'une longue vie, qui ont évolué et qui, loin d'être de la spéculation pure, ont eu comme point de départ des essais toujours renouvelés pour parvenir à saisir l'esprit des diverses périodes qu'a parcourues l'humanité. Nous n'aurons pas affaire ici à un de ces penseurs qui, en se dégageant de ce qui les entoure scrutent leur conscience pour y découvrir des données pouvant servir d'explication au monde extérieur, mais à un homme qui se sent vivre d'une vie formée par les efforts des générations antérieures et qui ne peut se concevoir que comme une partie d'un tout dépassant la vie individuelle. Aussi ne croit-il pas pouvoir résoudre les problèmes philosophiques en se bornant à l'expérience individuelle toujours limitée, mais seulement en tenant compte de la vie humaine dans son ensemble. C'est un philosophe doublé d'un historien : le philosophe qui développe sa philosophie en approfondissant les réalités historiques, et l'historien qui ne peut saisir les données humaines qu'en se posant les questions d'une façon générale, et en cherchant des solutions philosophiques aux problèmes qui se sont posés lors de ses études

* Ce texte fait partie du recueil collectif publié en 1912 chez Félix Alcan sous la direction de Charles Andler : *La Philosophie allemande au XIX^e siècle*, dans la collection « Bibliothèque de philosophie contemporaine » ; le volume contient également des contributions de Ch. Andler, V. Basch, G. Benruzi, C. Bouglé, V. Delbos, G. Dwelshauvers et H. Norero.

historiques. Cette liaison intime qui relie ces deux ordres d'idées, cette dépendance mutuelle des préoccupations philosophiques et des recherches historiques me paraît caractériser l'œuvre entière de M. Dilthey. Vous trouvez ces deux éléments réunis dans sa *Vie de Schleiermacher* qui parut en 1870, de même dans son *Introduction aux sciences morales* qui parut en 1883, et enfin dans *La Poésie et la vie*, dont une nouvelle édition a paru récemment.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que pour nous rendre compte de l'œuvre de M. Dilthey, il ne suffit pas d'analyser le contenu de ses livres, mais qu'il faut remonter aux faits historiques, dont l'image, telle qu'elle s'est reflétée en lui, pourrait seule nous faire vraiment comprendre la nature de ses convictions philosophiques. Ce serait en effet mal comprendre la philosophie de Dilthey que de l'isoler. Un homme, qui a vécu pour ainsi dire la vie des autres autant que la sienne, demanderait pour être compris qu'on l'envisageât comme faisant partie d'un milieu qui serait, si j'ose m'exprimer ainsi, constitué par toutes ces vies, qui ont fait partie de la sienne. Mais comme le temps dont je dispose est limité, je ne pourrai que me borner à donner quelques aperçus sur le caractère général des données historiques qui l'ont touché de plus près.

La génération dont fait partie M. Dilthey se trouve en présence de traditions issues d'une période dans laquelle s'était formée, en Allemagne, une vie toute nouvelle. C'est la période allant de Leibniz à Hegel, une de ces périodes représentée par un nombre de génies créateurs et formant par ses résultats un ensemble de traditions qui s'imposent nécessairement à la génération qui suit. Cette génération pourra être en contradiction avec ces traditions, mais toujours sera-t-il que sa vie intellectuelle à elle, sera dominée par un certain souci de ce qui l'a précédé. Quel était au juste le caractère de cette tradition ? C'était, en prenant le terme « philosophie » dans sa signification la plus large, une tradition imprégnée d'un certain esprit philosophique. Je m'explique.

Il ne s'agit pas seulement des systèmes philosophiques, ce qui est bien plus caractéristique pour cette période, c'est la place qu'occupent les préoccupations philosophiques dans l'ensemble de la vie intellectuelle et émotionnelle. Chez un grand nombre de politiciens, chez les juristes, chez les historiens, chez les poètes, partout nous retrouvons cette tendance vers la philosophie. Pour ne parler que de poètes : Lessing, Goethe, Schiller, Novalis, Hölderlin, ils sont tous à la recherche de ce quelque chose qui expliquerait la vie individuelle en la faisant entrer comme partie dans un ordre universel. Je n'insisterai pas sur l'influence que Leibniz a exercée sur toute

une génération de poètes, sur l'influence de Spinoza sur Goethe, sur celle de Kant sur Schiller, celle de Fichte et de Schleiermacher sur Novalis, sur l'amitié qui liait Hegel et Hölderlin ; ce qui me paraît être l'essentiel c'est que la poésie allemande en tant que poésie ne se borne pas à exprimer des émotions, à rechercher la beauté de la forme, c'est que ce qui constitue le fond même de cette poésie, ce sont ces angoisses de la vie, ces recherches de l'idéal, cette contemplation d'un ordre transcendant, cette question adressée sans cesse à la vie, et à l'univers. On ne la comprendrait que fort imparfaitement, si on voulait se borner au seul point de vue d'esthétique. Ce n'est pas une poésie naïve, ce n'est pas non plus de l'art pur, ce n'est pas la joie de contempler ces images toujours variées de la réalité et de l'imagination, qui a suggéré à ces poètes leurs visions, c'est en se débattant au milieu de problèmes qui mettent en question la vie même, que se sont formés les grands poètes allemands de cette génération. Une façon générale de se poser les problèmes, une manière de ne pas pouvoir envisager l'individu détaché d'un fond de métaphysique, de ne pas se contenter du spectacle des phénomènes sans recourir à ce quelque chose qui pourrait les expliquer, une impossibilité de pouvoir vivre la vie sans avoir préalablement trouvé la solution des problèmes que la vie impose, voilà les éléments qui constituent le fond même de la pensée allemande, telle qu'elle s'était développée au XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle. Remarquons bien que ce n'est pas d'abord une doctrine, un système qui se serait imposé à toute une génération, mais qu'il s'agit d'un état d'esprit qui a trouvé les expressions les plus diverses. C'est toute une vie en train de naître qui ne peut s'exprimer autrement que de cette façon. Ce n'était pas une philosophie qui s'était formée, mais bien un esprit philosophique.

À la fin de cette période se placent les grands systèmes de Fichte, de Schelling, de Hegel. L'esprit philosophique revêt les formes d'une métaphysique systématisée et c'est à ces formes-là, à cette prétention de vouloir donner à la philosophie le caractère de l'évidence, de vouloir déduire d'une façon logique la diversité des faits révélés par l'expérience, que viennent s'attaquer les penseurs dont les doctrines avaient pour point de départ les résultats acquis dans les sciences positives. Il en résulte une antinomie entre ces deux formes de la pensée humaine, une lutte s'engage. Les idées de la génération à laquelle appartient M. Dilthey sont dominées par le fait de la divergence de ces deux courants d'idées. Ce conflit, que nous retrouvons alors un peu partout, a revêtu en Allemagne un caractère particulier que je vais essayer de préciser en quelques mots.